

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 56 (1918)
Heft: 27

Artikel: La femme à bicyclette
Autor: Legrand, Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-214017>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Heureuse perspective. — Un de nos amis, employé dans les bureaux de Berne, nous annonce la bonne nouvelle suivante, avec expresse recommandation de ne pas la divulguer :

L'office fédéral de l'alimentation mettra au concours l'élaboration d'une recette de *fondue au fromage*, la meilleure et la plus simple qu'on puisse imaginer. Toutes les variantes sont admises au concours : fondue vaudoise, fondue neuchâteloise, valaisanne, etc. Une seule condition est imposée : la recette ne doit comporter aucune trace de fromage, si peu que ce soit. Un prix unique sera donné au lauréat : un hl. de kirsch de Schwytz, pour préparer des fondues, et un hl. de gentiane de la Vallée pour les faire digérer.

Avis aux amateurs !

Cette fois, on est de Berne !

T. R.

NOTRE RHIN

Sort ! Ce n'est pas sur les bords du Rhin que se déroule actuellement l'un des derniers actes, sinon le dernier, du terrible drame qui voici tantôt quatre ans ensanglante le monde. Mais, au moment du règlement final, le Rhin sera l'un des enjeux. A qui écherra-t-il ? On ne le saura pas, à présent. A personne, peut-être, si l'on donne suite à l'idée émise de décréter « l'internationalité » du grand fleuve, vu son importance comme voie commerciale. Ce serait bien, semble-t-il, la meilleure solution.

Quoiqu'il en soit, la Suisse, qui abrite son berceau, aura aussi son mot à dire lorsqu'il s'agira de décider du sort du Rhin.

Et, à ce propos, on rappelle une lettre écrite de Strasbourg, en 1900, par M. Fr. Correvon, au *Lien Vaudois*, qui était alors l'organe de l'importante colonie vaudoise de Genève.

Voici cette lettre :

« Strasbourg, le 28 juillet 1900.

» Mon cher *Lien Vaudois*,

» La voix de la Suisse est venue ici, portée jusqu'à moi par les vagues du fleuve sur les flots duquel les vieux Zurichois apportèrent à Strasbourg, leur alliée, une marmite de soupe encore chaude pour démontrer par cet exemple quelle serait la promptitude de leurs secours en cas de danger. Assis parmi les roseaux qui bordent le grand, le majestueux Rhin allemand, je songe au sang qui a coulé sur ces rives et, à l'ombre du fameux pont de Kehl, au pied duquel nous venons de prendre un bain, je me remémore les premiers actes de la grande tragédie d'il y a trente ans !

» Pauvre vieux fleuve qui sort pur et clair de notre sol helvétique, combien les hommes l'ont changé et comme la gloire humaine l'a couvert de honte ! Ce soir, dans un grand banquet officiel auquel je dois assister, on chantera le vieux Rhin allemand, de Becker, bien certainement. Et s'il se trouvait là un Français — mais il n'y en aura pas — il répondrait par les vers de Musset :

» Eh ! bien moi, Suisse, j'ai grande envie de leur répondre par les deux strophes de Rambert et peut-être aussi par les suivantes, qui m'avaient été suggérées il y a bien longtemps, à la suite d'une soirée où l'on avait lu les Rhins français et allemand.

» Ces strophes sont sorties du cœur d'un Suisse qui s'est assis avec bonheur sur les antiques berges de la Rhétie, à Trons et à Dissentis, et qui palpite de joie chaque fois qu'il voit les flots vert sombre de l'antique fleuve. Assis à l'ombre de ces immenses trembles dont s'en-

norguillaient les montagnes grisonnes, j'avais rimé les strophes suivantes que je pourrais bien leur réciter ce soir, à mes bons hôtes allemands, s'ils nous servent par trop leur Rhin de Becker :

Quoi, serait-il à vous, despotes sanguinaires,
Ce fleuve souverain que vous revendiquez,
Et ces flots merveilleux, tant de fois centenaires,
Quel droit vous les donna, qui les a subjugués ?

Quand j'entends vos soldats pousser leurs cris de [guerre]

Au nom du Rhin des Francs ou du Rhin des [Germaines],

Quand je vois ces *corbeaux* ou l'*aigle téméraire*,
Pour s'arracher le Rhin, s'égorgant dans son sein.

Je ne reconnais plus le Rhin de ma patrie,
Le sang qui le rougit le dérobe à mes yeux ;
Avec son innocence, il a perdu sa vie
Ce n'est plus qu'un vain flot au cours tumultueux.

Qu'il soit à vous ce fleuve, objet de tant d'envie,
Son cours abâtardi, pour moi n'a plus d'attraits ;
Adressez-lui vos chants qui sont une ironie,
Car le Rhin, le vrai Rhin, vous ne l'aurez jamais.

Du sein des vieux Grisons il s'échappe avec joie,
En sortant des glaciers, il est ardent et pur
Sous notre ciel serein, il s'élance et flamboie
Et bien qu'adulescent, il marche en homme sûr.

Mais ce que vos guerriers chantent, dans la bataille,
Ce n'est plus notre fleuve aux gais mugissements ;
Au milieu de ces bruits de guerre et de mitraille
On n'entend plus du Rhin que les gémissements.

Oh ! prenez-le, ce Rhin ! sur la libre Helvétie
Plane un esprit garant de notre liberté ;
C'est un ange de paix ; c'est notre bon génie,
Qui garde notre fleuve en sa virginité.

» H. CORREVON. »

Méfiez-vous ! — Un pasteur rencontre un garçonnet et lui demande des nouvelles de ses parents.

— Oh ? ils vont bien. Papa veut vous envoyer un lapin, pour votre dîner du dimanche.

— Merci, mon enfant, ça nous fera grand plaisir.

Quelques jours plus tard, nouvelle rencontre.

— Et ce lapin, insinue le pasteur ?

— Oh ! il s'est guéri ; on ne veut plus le donner.

QUAND QUELYAUMOU ÉTAI BOUÉBOU

Voici une dernière et savoureuse anecdote en patois de notre regretté collaborateur, Constant Ballif.

EXTIUSADÉ, bravou z'amis, se mé faut veni vo déveza encor on yâdzou dé Guelyaumou ; mâ su la Foille d'Avis dé devindrou passâ, l'ai avai on passadzou yo on lyaisai quemin on certain Guelyaumou étai crouyou dzo devant de mettre dai tzausse et dé savâ sé motzi solet. Vo sède quemin à non batzi, l'avai morzu à la tzamba son onclou que volliâve lou fère botzi dé bouailâ et dé dzevatâ.

Mâ cen l'est renquié de la moqua dôtzat, on'acchon dinche découté toté lé caïounéra, lé poulé farcé que djuive pertot à ti, petit z'et grand. Mâ, reincontrâve tot parai quauqués yâdzou dai z'einfants prâo crânou por lai fotré su lé potés, à sti brelurin. Mâ sti chameau dé bouébou l'étai adi plhe maulési à gouverna, rappoo à on'a vilhia tanta que l'iré adi à l'eimparâ. Sein compta que ti lé yâdzou que veyai clia vermèna dé névâ pliorâ, l'ai demandâve : « Les autres gamins que t'ont-ils fait ? » Adon lou pandouère segotâve adi mé, quand mimou, nion né l'avai ronnnâ, ni rolhi. Mâ on dzo que sti démon avai rebedoullâ on pour' infant dé cinq ans dein on'a so desin po lou nettayâ, lou bi Guelyaumou avai invia de regouaissi quand veyai on pourron on boron moquaô, eimbaosalâ, ao bin vetu d'haillons retacounâ. Mâ sti yâdzou, l'a z'u son symbôle apedzi su lé potés sti chougân : à pinna que l'a z'u secougnî on bocon lou petit bouébou po l'éteindre dein clia golliâ,

vaïque on frère daô pourrou que vint aô cime galop dé l'ouère pliorâ, l'impougne le chenapan per lou cotzon, l'ai panna lou bin adrai dein lou pacot, pu quand l'a yu que l'ein avai prâo, lou sociou copâ, que l'avai invia dé pliorâ que de réquéminci la rogne, l'laissi lè pa s'ein rintornâ tzi laô et cotâ la portâ.

Adon quand Guelyaumou s'est relèvâ l'maunet s'ein veire nion por passâ sa radze, s'è va rolhi dai pi et dé son dordon à la portâ l'hotau dai parint daô bouébou. Simbliâve que l'avai djurâ dé tot teri avau : on fredon épouairi on.

La villia bedouma dé tanta, dé lou trovâ de clia radze dé petoù l'ai demande quemin justou :

« Que t'ont-i fait ? » — Sti chougân, p dzanliâ l'ai répond : Mâ tanta Rosene, mé bin rolhi la portâ que s'est clioussa per expor né pas mé laissi rolhi cliaô pouéson bouébou. »

(Feuille d'Avis de Lucens.) DAVI DAÔ TEL

Phrases d'écolliers (authentiques). — interjections et les exclamations sont des de l'âme ; les commandements militaires et jurons en font partie.

Ils portaient inscrite sur leur derrière (lanière) cette fière devise : « Ni roi, ni maître ! »

Le Rouge et le Bleu. (Deux nouvelles tressées de G. Anastasi. Traduction française de Eug. L. nod). Un vol. in-16, Fr. 3.50. Editions Spes, Lausanne. — Connaissions-nous les uns les autres ! les fils du sol helvétique s'ignorent beaucoup trop. Les malentendus ont risqué de nous séparer moralement de nos concitoyens alémaniques. Il faut attendre que la lumière se fasse dans les consciences pour dissiper ces malentendus. Mais il y a d'autres Suisses, plus près de nous par l'âme et le cœur. Ce sont nos frères latins du Tessin. Nous les connaissons pas mieux pour cela ! Voici donc un livre, dû à la plume de leur meilleur conteur, M. G. Anastasi. N'est-ce point suffisant pour éveiller l'intérêt et la sympathie des Romands ?

Les deux nouvelles de M. Anastasi témoignent de la richesse de son talent. *Le brave Président* est une histoire citadine ; *Le Ronge-Commune*, récit villageois. Dans l'une et l'autre, on retrouve la verve caustique de l'auteur, et l'artiste a peints ses vivants tableaux des chaudes couleurs du sud et du terroir lughanais. Il n'y a meilleur livre à emporter en vacances que *Le Rouge et le Bleu*.

LA FEMME A BICYCLETTE

Tu as publié, mon cher *Conteur*, il y a trois semaines, un article sur la femme à bicyclette. Voici, sur le même sujet, des vers que je trouve dans un vieux numéro du *Temps*, si je ne fais erreur. Ils intéresseront, sans doute, tes lectrices.

Fragilité, ton nom c'est femme !
(Hamlet I, 2.)

Le pied au moyen de la roue
Et la menotte sur le frein,
La chaleur emperlant leur joue,
Baissant le front, ployant le rein,

La gorge rentrée et... l'assiette
Fixée au dur siège de cuir,
Sur la rapide bicyclette,
Voyez-les gigoter et fuir !

Voyez : un léger veston d'homme,
Une culotte de velours
Les confond sur le vélodrome
Aux Terront du dernier concours ;

Et, plus qu'à leur machine à coudre,
On voit s'agitant sans arrêt,
Sous la poussière qui les poudre,
Descendre et monter leur jarret :

Tandis qu'à la maison se rouille
L'aiguille, inutile jouet,
Que l'araignée à la quenouille
Rattache le fil du rouet...

En notre époque égalitaire,
Aux Gymnases, déjà, par ton,
Les femmes maniaient l'haltère
Et le fléuret et le bâton.

Nous savions que des demoiselles
En maillot, — basin, laine ou reps, —

¹ Nous l'avons eu, votre Rhin allemand,

Il a tenu dans notre verre.

Un couplet qu'on s'en va chantant

Efface-t-il la trace altière

Du pas de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Montaient aux abruptes échelles
A la force de leurs biceps.

Même il ne parut point barbare
De les voir, loin de leurs fourneaux,
Faire l'angle droit à la barre
Et se disloquer aux anneaux.

Un poing appuyé sur la hanche,
Elles pouvaient — touchants tableaux —
Lever du bout de leur main blanche
Le poids de quarante kilos,

Tâcher que leur muscle se gonfle,
Et brandir, au gré de leurs vœux,
La canne flexible et qui ronfle,
Roulée entre des doigts nerveux.

Elles nous prennent le Bicycle,
Aujourd'hui, parlent de leur « pneu »
Et figurent dans chaque article
De sport — et s'entraînent, morbleu !..

Tu disparaîs donc, ô faiblesse
Qui fait la féminité,
Fleur de langueur et de mollesse,
Charme de la fragilité !

Bientôt, au lieu de femmelettes,
La rue, au passant ébahi,
Offrira des femmes athlètes,
Comme à la foire de Neuilly,

D'une main où la sueur coule
Soulevant des fardeaux pesants
Et sur leur paume ayant l'ampoule
Et l'affreux cal des artisans !

— Ah ! si, du moins, longtemps malade,
Notre âge pouvait ressaisir
L'idéal type que l'Hellade
Propose à l'immortel désir !

Eprises des formes païennes
Que Praxitèle caressait,
Si, du moins, les Parisiennes
Rejetant voilette et corset...

Mais, avec la courte chlamyde,
Verrons-nous jamais — poursuivant
Sous les halliers le cerf timide,
Cheveux libres et chair au vent, —

Montrant le marbre de son buste,
Verrons-nous jamais, mes amis,
Dans sa grâce chaste et robuste
Renaître l'antique Artémis ?...

MARC LEGRAND.

CLLIAO D'AILLO ET L'ORMOUNEIN

Dzaque d'Aillo avai atseta 'na tchivra d'on
bordzai di z'Ormons, m' paraît que n'étais pas
asse bouna por le lacé que l'autre la l'ai avai
bragaté; tan qu'on dzor Dzaque reincontre
noutron Ormounein su la pillade du marts et se
boute à l'insurta que l'ai ia to dé qué brave
homme.

« Vilho gueux, que l'ai desai, t'é le plle brave
dé ta quemouna, m' t'as to parai roba la tchivra
que te m'as veindia. Faudrai sépara Aillo di
z'Ormons avoué onna mouraille de trenta pi dé
hiant po grava i z'Ormouneins de redécheindre
ein Aillo! « T'as bin raison », l'ai repond l'Or-
mounein, m' faudra que le lé vigne battre
contre ! » — DENLA.

THÉORIE ET PRATIQUE

TANDIS qu'actuellement, en Russie, on s'éver-
tue, non certes sans peine, sans surpri-
ses, sans déceptions, sans désordres et
sans effusion de sang, à mettre en pratique les
principes de Marx et de Proud'hon, c'est le mo-
ment de rappeler la pochade faite en 1848, à
propos de la fameuse théorie de ce dernier :
« La propriété c'est le vol » :

Dans un des faubourgs de Paris,
Proud'hon passait un jour de fête;
Il avait, le matin, comme un bourgeois honnête,
De l'Elbeuf qu'il portait fort bien réglé le prix.
Un mendiant couvert de crotte
Va droit à lui, disant : « De votre redingote
La couleur, citoyen, me plaît... donnez-la moi ;
Elle semble faite à ma taille ! »

Proud'hon répond : — Comment ! canaille
Ce vêtement n'est pas à toi ;
Je l'ai payé, j'en suis le maître. »
— Oh ! j'ai l'honneur de vous connaître,
Dit à Proud'hon notre homme, et j'observe vos lois ;
N'avez-vous pas au moins répété deux cents fois
Que le peuple dans sa misère
Devait tomber sur le propriétaire ?
Il vous en cuira, maître fol,
Je suis pauvre, avec vous je troque
Donnez-moi donc votre défroque :
« La propriété c'est le vol... »

La montre. — Un avocat racontait ses dé-
buts à la barre.

« J'étais jeune et naïf, disait-il, et je plaçais
ma première cause. Il s'agissait d'un individu
ayant volé une montre. Le dossier, l'insigni-
fiance des preuves et, plus que tout, l'attitude
de l'accusé qui représentait par excellence ce
que l'on appelle « un bonhomme », m'avaient
convaincu de l'innocence de mon client. Je plai-
dai donc avec cette chaleur d'âme qui puise son
inspiration dans une foi robuste et j'obtins un
acquiescement. »

— Oh ! monsieur ! me dit-il, comme vous
avez bien parlé ! Mes enfants seront instruits à
vous bénir. Maintenant, il faudrait encore me
rendre un service.

— Et lequel ? demandai-je.

— Ce serait de déterrer la montre.

— Déterrer la montre ?...

— Sans doute, Elle est au pied du troisième
marronnier, sur la terrasse. Mais vous comprenez
que je puis encore être observé ; tandis que
vous, en vous promenant, vous fouillez avec
votre canne, vous prenez la montre et vous me
la repassez.

— Malheureux ! vous étiez donc coupable ?

— Comment vous ne le saviez pas ? Mais si
j'avais été innocent, je n'aurais pas fait la dé-
pense d'un avocat ; je me serais défendu moi-
même

Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

La Bibliothèque de mon oncle

18

PAR

RODOLPHE TÖPFFER

Toute ma crainte était que nous ne trouvassions
pas mon oncle chez lui, lorsque, la voiture s'étant
arrêtée, un jeune enfant nous dit qu'il était en ce
moment dans sa chambre.

« Qu'il descende ! dis-je à l'enfant.

— Non, nous monterons, dit le vieillard. Est-ce
bien haut ?

— Au premier, » répondit l'enfant.

Et, comme chez le peintre, la jeune miss, soule-
vant le bras de son père, entra dans l'allée avec
lui, pendant que j'aurais baisé les traces de ses
pas.

Mon oncle venait de rentrer. A peine l'eus-je vu,
que je courus pour me jeter dans ses bras.

« C'est toi, Jules ! » dit-il.

Mais je l'accablais de caresses sans pouvoir lui
répondre.

« Tu arrives sans chapeau, mon enfant, mais en
bonne compagnie, à ce que je vois. Madame et
monsieur, veuillez prendre la peine de vous as-
seoir. »

Je quittai sa main pour approcher des sièges.

« Nous ne voulons, monsieur, dit le vieillard,
que remettre entre vos respectables mains cet en-
fant, coupable, à la vérité, d'une étourderie, mais
dont le cœur est bien honnête. Il vous dira lui-
même par quelles circonstances nous avons eu le
plaisir de l'avoir pour compagnon de voyage, et
pris la liberté de nous présenter chez vous. Adieu,
mon ami, me dit-il en me touchant la main, je
vous laisse mon nom sur cette carte, afin que vous
sachiez qui je suis, si jamais vous me faites le plai-
sir de recourir à mon amitié.

— Adieu, monsieur Jules... » ajouta l'aimable
filie. Et elle me tendit sa main.

Je les vis se retirer les yeux mouillés de larmes.

C'est de cette façon que je retrouvai mon bon
oncle Tom. Au bout de quelques jours, nous re-
tournâmes à Genève. Il m'ôta M. Ratin, et me prit
avec lui.

Ainsi s'ouvrit ma jeunesse. Je raconterai, dans
le prochain chapitre, comment j'en sortis à trois
ans de là.

II

Afin d'utiliser mes vacances, mon oncle m'a con-
seillé de lire Grotius, pour lire ensuite Puffendorf,
pour lire ensuite Burlamaqui, égaré pour le mo-
ment. Aussi je me lève matin, je vais à ma table,
je m'établis, je croise les jambes, puis l'ouvre à
l'endroit... mais voici ce qui m'arrive.

Au bout d'une demi-heure, mon esprit, ainsi que
mes yeux, commencent à faire des excursions à
droite et à gauche. C'est d'abord sur la marge de l'in-
quarto, où je gratte un point jaune, je souffle un
poil, je détache une paille avec toute sorte d'ingé-
nieuses précautions ; c'est ensuite sur le bouchon
de mon encrier, tout rempli de petites particulari-
tés curieuses dont chacune m'occupe à son tour,
jusqu'à ce qu'enfin, passant ma plume dans la bou-
clette, je lui imprime une molleuse rotation qui
me réjouit infiniment. Après quoi, volontiers, je
me renverse sur le dossier de mon fauteuil, en
étendant les jambes et croisant les mains sur ma
tête. Dans cette situation, il me devient très difficile
de ne pas siffler un petit air quelconque, tout en sui-
vant avec une vague fixité les bonds d'une mouche
qui veut sortir par les vitres.

Cependant, les articulations commençant à se
roidir, je me lève pour faire, les deux mains dans
mes goussets, une petite promenade qui me conduit
au fond de ma chambre. Là, rencontrant l'obscur
paroi, je rebrousse tout naturellement vers la fe-
nêtre, contre laquelle je bats, du bout des ongles,
un joli roulement où j'excelle. Mais voici un char
qui passe, un chien qui aboie, ou rien du tout ; il
faut voir ce que c'est. J'ouvre... Une fois là, j'ai
éprouvé que j'y suis pour longtemps.

La fenêtre ! c'est le vrai passe-temps d'un étu-
diant ; j'entends d'un étudiant appliqué, je veux
dire qui ne hante ni les cafés ni les vauriens. Oh !
le brave jeune homme ! il fait l'espoir de ses pa-
rents, qui le savent rangé, sédentaire ; et ses pro-
fesseurs, ne le voyant ni fréquenter les promena-
des, ni cavalcader dans les places, ni jouer aux ta-
bles d'écarté, se plaisent à dire qu'il ira loin, ce
jeune homme-là. En attendant, lui ne bouge de
sa fenêtre.

Lui... c'est donc moi, modestie à part. J'y passe
mes journées, et si j'osais dire... Non, jamais mes
professeurs, j'amais Grotius, Puffendorf, ne m'ont
donné le centième de l'instruction que je hume de
là, rien qu'à regarder dans la rue.

Toutefois, ici comme ailleurs, on va par degrés.
C'est d'abord simple flânerie récréative. On regarde
en l'air, on fixe un fétu, on souffle une plume, on
considère une toile d'araignée, ou l'on crache sur
un certain pavé. Ces choses-là consomment des heu-
res entières, en raison de leur importance.

Je ne plaisante pas. Imaginez un homme qui n'ait
jamais passé par là. Qu'est-il ? que peut-il être ?
Une sorte de créature, toute matérielle et positive,
sans pensée, sans poésie, qui descend la pente de
la vie sans jamais s'arrêter, dévier du chemin, re-
garder alentour ou se lancer au delà. C'est un au-
tomate qui chemine de la vie à la mort, comme une
machine à vapeur de Liverpool à Manchester.

(A suivre.)

Grand Théâtre. — La troupe de la Comédie est
en train de lier une nouvelle gerbe de succès. Elle
est applaudie et acclamée chaleureusement à cha-
que représentation. Et c'est justice.

Ce soir, samedi, un vaudeville toujours amusant,
Trois femmes pour un mari. Demain dimanche,
salle comble avec *Le Maître de forges*.

Kefol NEURALGIE
MIGRAINE
BOITE
FR. 180
TOUTES PHARMACIES

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS

Julien MONNET, éditeur responsable.